

III^e partie

**Les labours
dans les autres
pays européens**

Notre tour d'horizon sur les autres pays européens sera modeste, mais riche d'enseignements.

JONATHAN BELL et MERWYN WATSON, anciens conservateurs d'un musée de Belfast, nous présentent une synthèse de leurs connaissances sur la culture en sillons dans les terres humides d'Irlande du nord.

INJA SMERDEL, ethnologue et conservateur du musée de Ljubljana, nous introduit aux travaux de Boris Orel, spécialiste de l'aire slovène.

Enfin CARLOS PEREIRA aborde la question sous un angle particulier mais riche d'enseignements, celui du vocabulaire employé au Portugal dans le travail du sol avec les animaux.

Ados en Irlande depuis le XVIII^e siècle

Par Jonathan Bell et Mervyn Watson¹

Les ados² de culture sont attestés pour l'Irlande depuis le Néolithique. Des fouilles ont mis au jour des systèmes de champs cultivés à grande échelle et des indications de la construction d'ados, à une profondeur de plus d'un mètre, en terrain marécageux, dans plusieurs endroits de l'ouest de l'Irlande. Les plus anciens de ces champs datent d'environ 3000 avant l'ère chrétienne et il y a de plus en plus d'indications certifiant que l'utilisation des ados a, depuis lors, traversé les siècles (Bell et Watson, 2006). Néanmoins, ce n'est qu'à partir du milieu du XIX^e siècle que des descriptions détaillées des techniques de construction des ados existent. Ces récits s'insèrent souvent dans des passages traitant de l'efficacité de la culture en ados, surtout par rapport aux nouvelles méthodes de culture en ligne, préconisée par les novateurs anglais comme Jethro Tull et Arthur Young.

Une pratique bien connue depuis trois siècles

Depuis trois siècles, ces ados ont rempli deux fonctions en Irlande : fournir un drainage et obtenir une profondeur accrue du sol pour les récoltes. Cependant, le poids respectif de ces deux fonctions étant variable, il a fallu élaborer de nombreux types d'ados. La diversité des méthodes appliquées à leur construction est reflétée par la gamme de tailles d'ados relevées. Par exemple, le comté de Kilkenny, une région majeure pour la production céréalière, possédait des ados larges de seize *yards* (14,4 m) en 1802. Pourtant, le spécialiste de l'agriculture Martin Doyle écrivait, dans les années 1840, que les ados d'Irlande sont en général étroits, mesurant le plus souvent moins de quatre pieds (120 cm) de large. La largeur des ados variait donc considérablement, même pour une culture identique. Par exemple, pour le lin en 1774, elle varie entre 3 pieds (90 cm) et 21 pieds (6,30 m ; Bell J., 1984).

1. Conservateurs (en retraite) de l'Ulster Folk and Transport Museum de Belfast. La traduction française est de Cozette Griffin-Kremer. (Version originale en anglais dans le DVD joint.)

2. Le terme anglais *ridge* (échine, arête, crête) a été uniformément traduit par ados. D'autres solutions auraient été possibles. Un *ridge* de 14,40 m de large est une « planche bombée », alors qu'un *ridge* de 90 cm est un « billon », voire un « sillon » s'il a reçu la semence à demeure. Mais l'anglais standard n'emploie qu'un seul terme, *ridge*, pour toutes ces formes différentes, et il nous a paru préférable de suivre cet usage dans notre traduction. La seule exception est celle des *lazybeds* d'Irlande. Il s'agit de billons exécutés à la bêche, d'une largeur de deux à quatre raies — les *raies* étant ici les tranches de terre retournées par l'instrument (*loy*) qui est très différent de nos bêches de jardin ordinaires (F. SIGAUT).

La taille des raies entre ados variait également, allant d'un tiers à la moitié de la largeur de l'ados, tandis que la hauteur des ados s'étendait de six pouces (15 cm) à trois pieds (90 cm). Le flanc de la plupart d'entre eux était presque vertical pour favoriser le drainage, et les ados présentaient un profil symétrique. Néanmoins, dans les landes nues d'Erris, dans l'ouest de l'Irlande, on construisait quelquefois des ados à profil asymétrique, puisqu'ils pouvaient être jusqu'à 50 cm plus hauts d'un côté que de l'autre. Le côté plus haut faisait face aux vents dominants de l'ouest, fournissant ainsi un abri supplémentaire aux jeunes plants (Bell J., 1984).

Depuis trois siècles, la plupart des ados en Irlande étaient disposés en ligne droite, mais Martin Doyle écrit, au milieu du XIX^e siècle, que l'Irlandais, « comme le paysan normand [...] construit souvent un ados sinueux » (Doyle M., 1844, p. 496). Cette courbure pouvait résulter du simple fait de suivre la courbe du champ, mais les paysans construisaient, parfois à dessein, des configurations en courbe pour ralentir le flux de l'eau de drainage qui s'écoulait dans les raies sur des pentes prononcées.

En 1802, un auteur (Tighe W., 1801, p. 295) cite des ados en courbe ou en méandre pour le comté de Kilkenny, fait qui peut être en relation avec les outils employés pour les construire. Effectivement, les outils principaux de la construction d'ados étaient des charrues ou des bêches, ou les deux combinées. Il est souvent difficile de déceler, simplement en regardant un ados fini, s'il a été construit à la bêche, à la charrue, ou grâce aux deux instruments. Néanmoins, on peut légitimement supposer que des ados mesurant plus de *deux longueurs de bêche* étaient construits à la charrue. Ainsi, les paysans ont très probablement construit les très larges ados de Kilkenny grâce à la charrue à long timon (*Old Irish Long-Beamed Plough*, voir fig. 1). Ces charrues en bois possédaient des coutres et des socs en fer, et un versoir plat en bois. Elles nécessitaient l'utilisation de quatre chevaux pour labourer une prairie et jusqu'à six chevaux pour obtenir les labours profonds pratiqués pendant la jachère « nue » ou d'été (Watson M., 1985). La longueur de l'attelage imposait au laboureur d'amorcer le tournant bien avant de pouvoir lever la charrue à la fin d'une raie. Ainsi, de nombreux ados se présentaient-ils en « S », comme ceux de l'Europe médiévale.

Figure 1 — La charrue à long timon (*Old Irish Long Beamed Plough*) au travail en 1783.



Ces courbes ne furent plus nécessaires lorsque les nouveaux modèles de charrues furent introduits au cours du XIX^e siècle. Les premières décennies du XIX^e siècle ont vu la diffusion, puis la prédominance en Irlande, des charrues branlantes du type écossais (fig. 2). Ces charrues étant bien moins encombrantes que la vieille charrue irlandaise à long timon, elles étaient tirées par deux chevaux (ou, plus rarement, deux bœufs) et éliminaient donc la nécessité de prévoir un espace de tournant long, typique des charrues plus anciennes.

Figure 2 — Une charrue branlante écossaise utilisée en Irlande vers 1815.



Les ados face à l'agriculture moderne

Ces nouvelles charrues ont plus généralement joué un rôle dans la disparition de la culture en ados. Les ingénieurs agronomes écossais, tels James Small, avaient conçu pour leurs charrues des versoirs courbés qui étaient calculés pour retourner la bande de terre de façon très efficace. Cette technique de labour à plat s'accompagnait de la construction de systèmes de drainage souterrains, qui éliminaient la fonction d'écoulement dévolue aux ados. À partir du milieu du XIX^e siècle, la culture en ados connut un déclin dans toutes les plus grandes exploitations de l'Irlande. La disparition des ados fut également accélérée par l'adoption de la culture en lignes, selon laquelle les plantes sont disposées en longues rangées droites et équidistantes. Les écrits de Jethro Tull sur ses expériences révolutionnaires dans la culture des céréales en lignes furent publiés en Irlande en 1733, et certains propriétaires — des *gentlemen farmers* — ont adopté ce mode de culture pour les céréales dans la seconde moitié du XVIII^e siècle (Bell et Watson, 1986, p. 105-109). Cependant, c'est avec l'arrivée en force de la pomme de terre que le réel impact de ces techniques systématiques de culture en ligne se fit ressentir. Certains observateurs prétendaient déjà dans les années 1830 que les « rangs buttés » avaient remplacé les ados dans de nombreuses régions d'Irlande (Bell et Watson, 1986, p. 123-124).

La littérature agronomique irlandaise de cette période témoigne des longs débats sur les vertus ou les défauts de la culture en ados. Ses adversaires pointaient les inconvénients impliqués par les ados en forte pente pour d'autres aspects de la culture céréalière, comme la moisson. L'utilisation de faux ou de moissonneuses y était impossible et la moisson ne pouvait se faire qu'à la faucille dentée ou à lame lisse. Les ados étaient également impraticables pour les machines à récolter les pommes de terre, disponibles dès les années 1850, et qui exigeaient une culture en rangées buttées. Ces adversaires de la culture en ados faisaient également remarquer qu'entre le tiers et la moitié de la surface était occupé par les raies et donc inutile. Le côté peu ensoleillé de ces ados arrondis, plantés de céréales, avait aussi un rendement plus faible. Au vu de ces inconvénients, les novateurs prétendaient qu'il aurait mieux valu utiliser la main-d'œuvre nécessitée par la culture en ados pour la construction des drains souterrains.

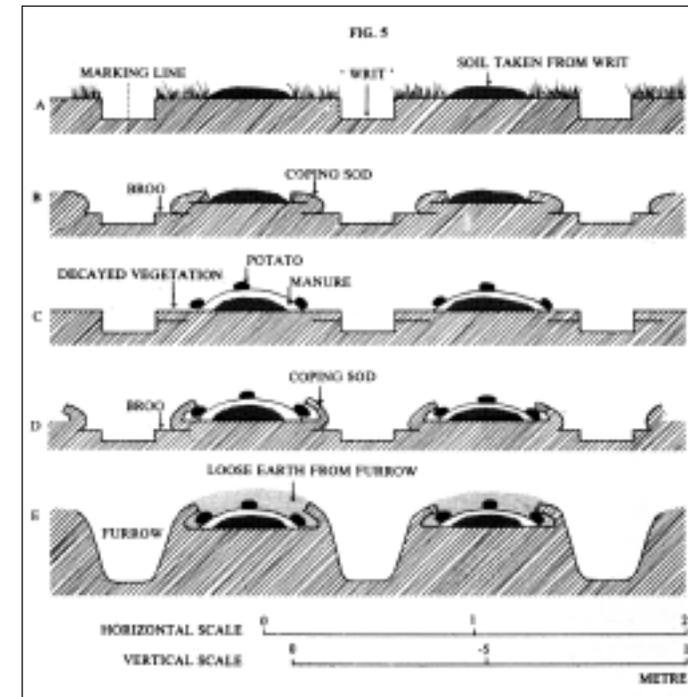
Néanmoins, certains réformateurs prirent la défense de la culture en ados : les raies permettaient une bonne circulation de l'air dans le champ de céréales, défavorisant ainsi la moisissure typique du climat humide de l'Irlande ; la séparation entre ados empêchait également des dommages dus au vent et à la pluie. La plupart des spécialistes estimaient que la culture en ados fournissait un drainage efficace, quels que soient ses inconvénients par ailleurs (Bell et Watson, 1986).

La persistance des *lazybeds*

À terme, ce sont les adversaires de la culture en ados qui eurent raison, mais même les plus obstinés d'entre eux s'accordaient sur l'utilité de la construction des ados pour la mise en culture de friches. Le défrichement de terres de montagne ou de marais s'est développé à partir du milieu du XVIII^e siècle, surtout à cause de la pression démographique, puisque les propriétaires terriens permettaient aux plus démunis de s'installer sur ces terres pour essayer de faire vivre leurs familles. Ces terres marginales se surpeuplèrent pendant la période allant de 1750 à 1845, et le défrichement de terres auparavant qualifiées de « désertes » s'étendit. C'est dans ce contexte de défrichements que le type d'ados connu sous le nom de *lazybed* fut le plus souvent construit (fig. 3).

Les *lazybeds* sont des ados construits sur des bandes de terre non labourée. Les carrés de gazon, découpés de chaque côté d'une bande, sont retournés et posés sur celle-ci. La bande de terre dont ces carrés sont extraits forme ainsi une raie de chaque côté et les carrés renversés forment la bande centrale d'un ados. Ces ados sont habituellement « finis » par l'ajout de terre meuble prise à la pelle dans les raies afin de couvrir les semailles, ou toute partie de la bande centrale non recouverte par les carrés de gazon (Bell J., 1984).

Figure 3 — Phases de construction d'un *lazybed*, où les carrés de gazon retournés se touchent au milieu de l'ados.



L'utilisation de *lazybeds* était un moyen efficace pour le défrichement de terres de montagne ou de marais. La technique de construction par retournement du gazon sur une bande non labourée épargnait aux cultivateurs le défrichement de la totalité des terres nécessaires pour les récoltes. Tous reconnurent que la première récolte sur ces terres défrichées devait être celle de la pomme de terre. La végétation recouverte par les carrés retournés pourrissait pendant la pousse des pommes de terre qui désagrégèrent en même temps les vieilles tiges et racines. Ce genre de défrichement durait habituellement deux ans. Dans la seconde année, les ados et les raies étaient inversés, de telle manière que la totalité de la surface soit labourée en deux années. La construction des ados remontait aussi le sous-sol à la surface. Les ados construits à la bêche représentaient un moyen très efficace pour briser les couches argileuses peu profondes, et les observateurs perspicaces notaient que cette technique éliminait toute nécessité d'utiliser des méthodes perfectionnées comme le sous-solage (Bell et Watson, 1986, p. 26).

La construction d'ados a continué dans quelques régions marginales jusqu'à aujourd'hui, ce qui nous a permis d'observer quelques-unes des méthodes utilisées (fig. 4 et 5).

Figure 4 — M. Michael McKeown, champion « bêcheur » d'Irlande, faisant une démonstration sur la manière de retourner les carrés de gazon pour construire un *lazybed* (comté de Longford, 2006). Le talon en bois sur le dos du *loy* augmente la puissance de l'outil.



Figure 5 — Planter des pommes de terre sur *lazybeds* dans le comté Fermanagh.



Une grande variété d'outils et de techniques

Il existe un nombre considérable de types de bêches utilisées en Irlande. Dans les années 1830, une seule fabrique de bêches du comté Tyrone dans le nord proposait deux cent trente modèles différents de bêches, dont trois tailles pour chaque type. Par contre, on peut diviser la bêche irlandaise en deux catégories : les variétés dites « à un côté » et celles « à deux côtés ». Les bêches à un côté, appelées *loys*, sont typiques de l'ouest du pays. Les *loys* les plus lourds sont utilisés dans les terres argileuses lourdes du sud-ouest de l'Ulster et du nord de Connacht. Ceux-ci possèdent

un talon sur l'arrière du manche qui augmente la force du travail lorsqu'on retourne le gazon pour construire des *lazybeds* (cf. fig. 4). Toutes les bêches irlandaises sont conçues pour en faire des leviers efficaces. Les lames tendent à être longues et étroites, et la puissance en est encore augmentée par la courbe ou l'angle de la lame. C'était même le cas de la « bêche irlandaise améliorée » (*Improved Irish Spade*) diffusée dans le reste du pays à partir du nord, au cours du XIX^e siècle (Watson M., 2004).

Une enquête de terrain a pu démontrer que le nombre de modèles de bêches trouvées en Irlande va de pair avec la variété des ados. Dans le comté de Fermanagh, au sud-ouest de l'Ulster, par exemple, un expert du maniement de la bêche a expliqué comment il variait la construction et la forme des ados en fonction des variations et de l'allure de la pente, de la culture, de sa place dans le système d'assolement et du type de sol. Dans l'ensemble, on peut dire que les ados les plus hauts, à flanc presque vertical, étaient typiques des sols humides. Sur des pentes bien inclinées et possédant de bonnes propriétés de drainage, les ados étaient plus larges, tandis qu'ils pouvaient être plus étroits sur les pentes plus douces et les sols humides. Sur des terrains tourbeux à basse altitude, les ados pouvaient atteindre 30 cm de hauteur pour assurer un drainage efficace, mais les flancs étaient bien damés pour que l'eau ne s'en écoule pas trop rapidement. Lorsque l'avoine succédait aux pommes de terre, les vieux ados étaient presque entièrement aplatis, puis on semait l'avoine à la volée et on la couvrait avec la terre enlevée de la ligne centrale des anciens ados. Dans ce cas, les raies étaient plus étroites et moins profondes que celles préconisées pour les ados à pommes de terre.

Toutes ces variantes et les techniques pour construire les ados de base étaient particulières aux diverses localités. L'expert « bêcheur » qui a fourni les détails cités ci-dessus, feu M. Joe Kane de Drumkeeran, nous a raconté que, lorsqu'il est parti avec des voisins pour construire des ados près de la localité de Garrison, à seulement quelque quarante kilomètres de chez lui, il était au début dérouté par les bêches et les ados étroits qu'il y a vus (Bell J., 1986).

L'utilisation combinée des bêches et de la charrue pour construire les ados était très courante. Lorsque la charrue branlante en métal était utilisée pour retourner le gazon formant les flancs des *lazybeds*, la bêche et la pelle étaient souvent employées pour enlever de la terre des raies afin de relever l'ados et de couvrir les semences répandues dessus. Un paysan interviewé dans le comté de Monaghan, au sud-ouest de l'Ulster, M. John Joe McElroy, nous a décrit la façon de construire des ados en terrain accidenté lorsqu'il ne disposait que d'un seul cheval. Il labourait dans le sens de la descente pour lever un flanc de l'ados et façonnait l'autre flanc à la bêche. D'autres paysans, utilisant deux chevaux, construisaient la partie principale de l'ados à la charrue, mais complétaient les extrémités à la bêche pour prolonger les ados sur les extrémités du champ restées non labourées afin de laisser l'espace nécessaire pour faire tourner l'attelage et la charrue (Bell J., 1984).

Nous en savons assez aujourd'hui sur la construction des ados dans le passé récent en Irlande pour comprendre le raffinement de la technique, mais l'évolution à long terme qui comprend le passage de la culture à l'élevage, la disparition des

petites exploitations et le déclin de l'agriculture dans son ensemble, rend plus urgent le besoin de recenser autant de techniques que possible. Par exemple, nous ne possédons aucun témoignage détaillé sur des techniques telles que « faire » de la terre (*"making" land*), pratiquées jusqu'à récemment sur les îles d'Aran, sur la côte ouest de l'Irlande. Là, la couche de terre était apportée et des ados construits sur le sol calcaire nu qui couvre une grande partie de l'île (fig. 6).

Figure 6 — Des ados sur une terre « faite » (*"made" land*), îles d'Aran, vers 1900. La terre était apportée sur le sol calcaire nu. (Photo : Mason.)



La culture efficace de céréales et de pommes de terre dans ces ados a dû exiger un fin équilibre entre les besoins de drainage dans cette région de haute pluviométrie et la disparition rapide de l'eau de surface à travers les fissures du calcaire. Une enquête de terrain détaillée sur de telles conditions nous fournirait certainement de plus riches témoignages sur la sophistication des méthodes de culture de la terre employées par les petits paysans à travers l'Irlande dans son ensemble.

Références bibliographiques

- BELL J., "A Contribution to the Study of Cultivation Ridges in Ireland", *Journal of the Royal Society of Antiquaries of Ireland*, vol. cxiv, Dublin, 1984.
- BELL J. et WATSON M., *Irish Farming: Implements and Techniques 1750-1900*, Edinburgh, John Donald, 1986.
- BELL J. et WATSON M., "Cultivation Ridges in County Longford", *Archaeology Ireland*, Dublin, 2006.
- DOYLE M., *A Cyclopaedia of practical Husbandry*, rééd. W. Rham, Londres, 1844.
- TIGHE W., *Statistical Observations Relative to the County of Kilkenny*, Dublin, Dublin Society, 1802.
- WATSON M., "Common Irish Ploughs of the Late Eighteenth and Early Nineteenth Centuries", *Tools and Tillage*, vol. xv, p. 2, Copenhague, 1985.
- WATSON M., "Spades and Ploughs: A Nineteenth Century Debate", Parts 1 and 2, *Ulster Folklife*, vol. xxxv et xxxix, Hollywood, 2000 et 2004.

Sur le labour à l'araire en Slovénie (fin du XIX^e-première moitié du XX^e siècle) : les recherches de Boris Orel

Par Inja Smerdel¹

Quand il est question de labour, trois choses — ou plutôt quatre — me viennent à l'esprit. Tout d'abord la nature — la terre : ici légère, friable, sablonneuse et facile, là, lourde, grasse, argileuse et « dure » ; ensuite la nature domestiquée, personnalisée par une paire de bœufs qui avancent lentement, tranquillement et patiemment sur cette terre, tandis que derrière eux, je vois un homme — le laboureur et tous ceux qui participent au même travail. À la fin seulement, mon regard se concentre sur un objet, sur l'élément technique qu'est l'araire ou la charrue (et aussi sur l'autre partie de l'attelage, plus particulièrement le joug).

Cette vision complexe touche à la fois le symbolique, les nombreux rituels et même la poésie (je pense notamment à Hésiode, le poète didactique de l'Antiquité, à son témoignage écrit sur le labourage dans *Les Travaux et les jours*). Là se trouve le thème de recherche qui m'attire le plus actuellement, celui de la relation de l'homme avec son compagnon de travail, le bœuf.

Boris Orel, chercheur des aires

Mais il me semble plus important, dans le cadre de ce colloque, de présenter et d'actualiser le travail de l'ethnologue Boris Orel qui, dans les années cinquante du siècle passé, tenant compte des rares études précédentes historiques ou agraires, a labouré des friches dans la recherche ethnologique sur les instruments de labour en Slovénie. Ayant ouvert une terre vierge, il convient, me semble-t-il, de donner leur place sur la carte de l'Europe à ses constatations sur les labours. Et alors, en décortiquant son travail, en étudiant ses démarches et en comparant la littérature correspondante des autres pays européens — mon travail a consisté en gros à rechercher des recherches — j'ai commencé à me sentir comme cette mouche (sortie d'une charmante allégorie populaire montrant comment « se faire mousser ») qui, pendant

1. Ethnologue, conservatrice au musée ethnologique de Ljubljana.

le labourage d'un champ, posée sur la corne du bœuf, à sa camarade qui en passant lui demandait ce qu'elle pouvait bien faire, répondit : « Nous labourons ! »

Avant la Seconde Guerre mondiale, Boris Orel était employé de banque, marionnettiste passionné, épris de mythologie, de légendes, d'anciennes croyances, de cultes et de coutumes². Lorsqu'à la fin de la guerre il devint directeur du Musée ethnographique de Ljubljana, il dut donner la priorité à la culture matérielle et constata à cette occasion que l'étude des artisanats, de l'agriculture, de l'élevage, des instruments aratoires était pratiquement ignorée à la faveur des éléments de parade comme les costumes nationaux et l'art populaire. Ainsi commença-t-il à porter une attention particulière aux thèmes culturo-économiques — notamment dans le cadre de dix-huit équipes de recherche ethnologique sur le terrain, des groupes pour la culture matérielle, sociale et spirituelle, où lui-même dirigeait le groupe sur la culture matérielle³. Dans ses études sur les labours, Orel fut particulièrement attiré par ce qu'il avait vu lors d'une de ses recherches de terrain à Jezersko : le labour à l'araire et à coutre indépendant⁴. Il fut fortement encouragé dans son travail par son collègue de Zagreb, Branimir Bratanić, qui fut élu en 1954 à la Conférence de Copenhague au Comité international permanent pour les recherches sur l'histoire des instruments aratoires (à côté de Paul Leser, Sigurd Erixon, Jorge Dias, Fransis Payn, Heinz Kothe et Axel Steensberg)⁵. Orel lui-même n'était pas directement en rapport avec les fructueuses recherches internationales, mais il en était sans aucun doute bien informé par l'intermédiaire de Bratanić ; il entretenait en outre des relations de travail avec ses collègues autrichiens — de Styrie et de Carinthie, Oskar Moser, Leopold Kretzenbacher et Hanns Koren⁶. En 1950, ce dernier publia à partir de données d'archives son travail, *Pflug und Arl*, qui concerne sous bien des aspects aussi le territoire slovène⁷.

Mais avant de suivre les chemins d'Orel, sur les traces du labour à l'araire dans les régions de Haute Carniole, Styrie et Carinthie jusqu'à la moitié du XX^e siècle, parcourons à un rythme accéléré les chemins de l'histoire des instruments aratoires en Slovénie.

Brève histoire des instruments aratoires

Les découvertes archéologiques soutiennent la thèse bien documentée selon laquelle l'un des centres du développement de l'agriculture illyrienne-celtique durant

les siècles précédant notre ère dans les Alpes de l'est et en Pannonie se trouvait précisément sur le territoire de l'actuelle Slovénie. C'est dans la Rhétie gauloise que Plinius situe l'instrument aratoire auquel « on a imaginé récemment d'ajouter deux petites roues ». Les témoignages relatifs à ces roues et au coutre remontent à la Tène finale. Plus tard, à l'époque romaine tardive, apparaissent les socs larges et symétriques, les coutres et les chaînes courtes qui attestent l'utilisation d'avant-trains⁸. De nombreux socs et coutres datant du I^{er} siècle de notre ère viennent d'Idrija près de Bača, de Reka près de Cerkno, de Vrhovlje près de Kojsko, de Črniče et Šmihel sous le mont Nanos⁹.

La question reste ouverte de savoir dans quelle mesure et à quelle vitesse la technique agraire des anciens occupants a influencé nos ancêtres. Dès les premières années du IX^e siècle par exemple, on relève sur un document les plaintes d'habitants romains d'Istrie (adressées au duc Joanes, administrateur de Charlemagne) se plaignant des Slaves immigrants qui « labourent notre terre et nos jachères »... Avec quoi, ces lignes ne permettent pas de le savoir¹⁰. Au premier quart du IX^e siècle fut enterré le trésor Sebenski qui prouve qu'à cette époque, d'après la présence de deux types de socs, les Slaves établis dans la région de Bled connaissaient et utilisaient divers instruments aratoires et divers types de labourages¹¹.

Le développement économique slovène fut marqué par les progrès du labourage à l'araire et la stabilisation des champs. La charrue aurait commencé à s'imposer à partir du X^e jusqu'au XI^e siècle, pratiquement en même temps que la stabilisation des champs et l'assolement triennal avec jachère. Les censiers attestent que partout en Slovénie à partir du XIII^e siècle existaient divers types d'instruments aratoires fondamentaux pour travailler la terre. Cependant, la lourde charrue de bois qui, selon le censier de Salzburg en 1448 dans la seigneurie de Brežice, exigeait trois paires de bœufs, n'a que peu à peu repoussé l'araire qui utilisait moins d'animaux de trait. Dans le même censier, en 1309, la mention « charrue complète » — *integrum aratrum* — a longtemps été mal interprétée. Plus tard, on a constaté qu'elle signifiait en fait « la corvée de labourage effectuée par le paysan avec sa charrue et son bétail »¹². Pour le XVII^e siècle par exemple, on rapporte que l'on comptait alors les bœufs du village par charrue, *aratro*, une charrue représentant alors quatre têtes, c'est-à-dire deux paires de bœufs attelés¹³. Les charrues sont d'ailleurs mentionnées dans les inventaires des biens d'héritages du XVIII^e siècle, par exemple pour les propriétés des sujets dans la région de Maribor, dans seize inventaires sur trente-quatre, le premier datant de 1690¹⁴.

2. NOVAK V., *Raziskovalci slovenskega življenja*, Ljubljana, Cankarjeva založba, 1986, p. 341.

3. SMERDEL I., « Ljudsko gospodarstvo », *Slovenski etnograf*, XXXII (1980-1982), p. 2-3.

4. SMERDEL I., *On ploughing implements, ploughing, and Boris Orel*, manuscrit, 2006, p. 5.

5. LERCHE G., STEENSBERG A., *Agricultural Tools and Field Shapes*, Copenhagen, National Museum of Denmark, 1980, p. 6-9 ; BRATANIĆ B., « Istraživanje oračih sprava na međunarodnoj osnovi », *Slovenski etnograf*, VIII (1955), p. 270-271.

6. SMERDEL I., *op. cit.*, p. 4.

7. KOREN H., *Pflug und Arl*, Ein Beitrag zur Volkskunde der Ackergeräte, Salzburg, Otto Müller Verlag, 1950.

8. GRAFENAUER B., « Poljedelsko orodje », BLAZNIK P., GRAFENAUER B. et VILFAN S. (éd.), *Gospodarska in družbena zgodovina Slovencev I*, Ljubljana, DZS, 1970, p. 211.

9. GUŠTIN M., SMERDEL I., « Ralo », *Enciklopedija Slovenije*, 10, Ljubljana, Mladinska knjiga, 1996, p. 77.

10. VILFAN S., « K obdelavi polja v Slovenski Istri », *Slovenski etnograf*, X (1957), p. 61.

11. PLETERSKI A., « Sebenski zaklad », *Arheološki vestnik*, 38, 1987, p. 278.

12. GRAFENAUER B., *op. cit.*, p. 214-215.

13. VILFAN S., *op. cit.*, p. 66.

14. BAŠ A., « Orodja na kmečkih gospodarstvih pod Mariborom v 18. stoletju », *Slovenski etnograf*, VIII (1955), p. 118.

La représentation de la charrue dans le cycle des travaux saisonniers peint par Janez de Kastav en 1490 dans l'église de Hrastovlje, non loin de Koper, est considérée comme l'une des fresques du Moyen Âge les plus anciennes illustrant les instruments aratoires slovènes, la seule à être conservée¹⁵. En réalité, une plus ancienne, datant de la première moitié du XV^e siècle, se trouve à Bodešče près de Bled : il s'agit de la *Fresque du Dimanche-Saint* où l'on pouvait voir encore au début du siècle passé une charrue, une herse, un bœuf se reposant à genoux, etc.¹⁶ Du milieu du XV^e siècle, viennent aussi deux représentations en relief de charrues sur les clés de voûtes de l'église de Mengeš et de Crngrob¹⁷.

Les changements essentiels touchant les instruments aratoires furent apportés plus tard, seulement avec la révolution des techniques agricoles, de 1750 à 1850. L'utilisation de l'araire tout comme celle de la charrue dépendait entre autres fortement des relations sociales et de la nature de la terre puisqu'en Slovénie, au XVIII^e siècle, il est attesté que dans certaines régions (Slovenske Gorice) ou sur des versants à terre lourde, la moitié des paysans ne possédait ni araire ni charrue, mais utilisait des houes ou des pioches. Les changements ont été les suivants :

1. dans les zones de montagne, au début du XIX^e siècle, la charrue double commence à remplacer l'araire, bien que cela soit déjà relevé au XVIII^e siècle. Cette charrue possède deux socs, deux coutres et habituellement trois mancherons. Avec elle, comme avec l'araire, on labourait parallèlement et à plat (*na ploho, na glih*), tout droit¹⁸. Les charmantes figurines dessinées sur les poteries de Dolenjska au début du XX^e siècle, qui représentent des laboureurs guidant la charrue double, montrent à quel point cet instrument aratoire a dû être une acquisition importante¹⁹ ;

2. à peu près à la même époque dans les plaines, l'utilisation de la charrue à versoir de bois s'imposa. Avec cette charrue, on labourait en planches, et ceci plus ou moins jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, quand dans les plaines a commencé à se généraliser aussi le labour à plat avec l'introduction de charrues réversibles ;

3. en Autriche vers 1850, commença la production industrielle de charrues de fer qui labouraient plus profondément et utilisaient pour l'attelage un nombre moindre d'animaux. Moins chères, elles étaient censées être abordables pour les paysans²⁰. Cependant, en 1940 encore, un texte indique que « malheureusement beaucoup de nos paysans ont encore aujourd'hui une charrue très mauvaise, guère meilleure que celle qu'avaient leurs lointains ancêtres »²¹. Des témoignages de

certaines régions de la Slovénie attestent l'introduction des charrues de fer dites *cugmajer* à peine dans les années 1920-1930 ;

4. l'extension des plantes fourragères à partir du XIX^e siècle apporta peu à peu aussi d'autres instruments aratoires, comme les bineuses²². Les anciens araires se sont souvent transformés en ces instruments spécifiques.

Constatations d'Orel

Revenons maintenant à Boris Orel et à ses recherches sur le labour en Slovénie. Dans l'ethnologie slovène, Orel fait partie de ceux qui croyaient en la force « de l'interprétation culturo-historique au niveau des cercles culturels »²³. Naissance, développement, divers cheminements, zones culturelles... Il semble que les représentants de l'orientation culturo-historique de l'ethnologie européenne aient été particulièrement attirés par les instruments de labour. Après la découverte de l'araire de Jezersko et du coutre en 1949 (ce qui apparaît dans son journal de travail), les années suivantes, Orel continua systématiquement son travail en Gorenjska, Carinthie et Styrie du côté slovène et autrichien (là où vivent des Slovènes). Après avoir visité presque quatre-vingts villages et quelques fermes isolées de montagne — le chemin avait été auparavant tracé par sa collègue du musée Fanči Šarf à partir d'enquêtes par sondages sur l'existence d'araires et de photographies des exemplaires trouvés —, il écrivit dans ses deux rapports de 1955 et 1961 que son but était « de traiter la question de l'apparition et du développement de l'araire en Slovénie ». Mais dans ces deux études, il réussit sur « l'araire, l'instrument aratoire symétrique de zones déterminées du territoire slovène » à communiquer et à expliquer seulement « tout ce que peuvent dire aujourd'hui [comme il l'avait alors écrit] l'autopsie et la tradition orale »²⁴. Il ne put atteindre le but qu'il s'était fixé, très probablement en raison de son décès précoce en 1962. Son travail sur le labour, par la suite non dépassé malgré son approche culturo-historique déclarée, va au-delà d'un tel cadre de recherche. Orel réussit à écrire et aussi à étudier la majorité des données sur les araires aux trois niveaux d'analyse, présentés par François Sigaut comme indispensables pour « toute étude d'objet ou d'outil »²⁵.

Il donna une description détaillée d'araires trouvés et de leurs éléments essentiels, en notant les dimensions et les dénominations dialectales (forme ou structure). Sur son premier araire de Jezersko, constitué en fait de deux instruments autonomes puisque le « coutre indépendant » décrit est en fait un coutrier, il note par exemple : « [...] constitué d'araire même et d'avant-train, et d'un troisième élément, tout à fait

15. BAŠ A., « Hrastovski plug », *Slovenski etnograf*, XIV (1961), p. 51, 53.

16. STELE F., « Ikonografski kompleks slike "Svete Nedelje" v Crngrobu », *Razprave II*, Ljubljana, SAZU, 1944, p. 411.

17. BAŠ A., *Ralo in plug*, Vodnik po razstavi, Ljubljana, Slovenski etnografski muzej, 1968, ill.

18. SMERDEL I., « Prelomna in druga bistvena gospodarska dogajanja v zgodovini agrarnih panog v 19. stoletju na Slovenskem », *Slovenski etnograf*, xxxiii-xxxiv (1988-1990), p. 35 ; GRAFENAUER B., *op. cit.*, p. 216.

19. Les figurines de la collection du Musée ethnographique slovène à Ljubljana.

20. SMERDEL I., *op. cit.*, p. 35.

21. SIMONIČ P., *O obdelovanju njivske zemlje*, Ljubljana, Knjižnica kmečke mladine 3, 1940, p. 10.

22. SMERDEL I., *op. cit.*, p. 35, 33 ; OREL B., « Ralo na Slovenskem », *Slovenski etnograf*, XIV (1961), p. 37.

23. SLAVEC GRADIŠNIK I., *Etnologija na Slovenskem : Med čermi narodopisja in antropologije*, Ljubljana, ZRC SAZU, 2000, p. 193.

24. OREL B., *op. cit.*, p. 15 ; « Ralo na Slovenskem », *Slovenski etnograf*, VIII (1955), p. 31.

25. SIGAUT F., « Labourer, pour quoi faire ? », dossier préparatoire au colloque, 2006, p. 7-8.

indépendant, le coutre. Son corps est composé de quatre éléments en bois essentiels, constituant un bâti à quatre côtés c'est-à-dire quadrangulaire : le sep, l'age, le mancheron et l'étauçon. Le sep, partie horizontale d'en bas traînant par terre pendant le labour, pour cette raison souvent dénommé traîne, mesure 1,5 m en long, jusqu'au soc il fait 1,32 m. [...] À l'arrière du soc et vers l'étauçon, les proportions des versoirs augmentent en long et en large, pour se diviser, près de l'étauçon dans lequel ils s'enfoncent jusqu'à une profondeur de 4,5 cm [...], en deux ailettes ou oreilles [...]. Une partie indépendante de l'araire de Jezersko est le coutre, ou *rézounca*, dans le dialecte de Jezersko. Il s'agit d'un instrument autonome qui sert à fendre la terre pendant le labour. Le *rézounca* de Jezersko est composé d'un timon, d'un mancheron et d'un coutre [...] de 70 cm de longueur. »²⁶

L'attelage qui tire l'araire est précédé d'un attelage plus léger, tirant un coutrier qui fend la terre pour faciliter la pénétration de l'araire.



D'après leur forme, Orel constate trois types principaux d'aires en Slovénie :

1. l'araire quadrangulaire à avant-train et à coutre (selon la classification en deux types principaux, cet araire se classe dans les aires du type Tryptolemos²⁷ ; d'après la typologie de František Šach, il semble cependant qu'il s'agit d'une fusion de types VIII et IX, entre "the sole type" et "the sole type with a sheer-pointed oar shaped share —Dabergotz type" ; c'est dans ce dernier type précisément que H.C. Dosedla avait classé quelques aires, semblables aux aires slovènes, de Carinthie autrichienne²⁸) ;

2. l'araire quadrangulaire à timon, de Srednji vrh près de Martuljek (encore un araire à sep horizontal ; pour le Tyrol, on trouve, chez Gaetano Forni²⁹ et aussi chez Dosedla³⁰, des aires à timon semblables, classés dans le type V selon Šach, le "type with the beam sole") ;

3. l'araire sans sep, de Podkoren (seulement deux exemplaires isolés y ont été trouvés : d'après le classement en deux types principaux, cet araire serait classé dans les aires à soc incliné, de type Døstrup³¹, et il semble que d'après la typologie de Šach, il serait possible de le classer dans le type dit "stilt type"³²).

Orel essaya de comprendre et de recueillir des données sur le fonctionnement des aires et de leurs parties essentielles, avec toutes leurs variantes. Par exemple : « L'age est inséré, de façon amovible, dans une fente, grande ou petite, du mancheron, un peu au-dessus ou au-dessous du sep. La fonction de l'age mobile, inséré dans le mancheron, dans une fente de grandeur appropriée, est double : en certains endroits (à Jezersko), il est (ou a été) manœuvré comme dispositif de réglage de labour, ailleurs encore, il constitue avec les coins le seul levier de réglage d'araire possible (Kobansko, environs de Prevalje). »³³

Ou encore : « Le coutre [...] est, soit fixé dans l'age, soit situé sur son côté [...] et inséré dans un petit trou dans le soc³⁴. Dans ce dernier cas, il s'agit d'un coutre mobile, [...] qui n'a pas servi à fendre la terre mais à la repousser. »³⁵

Sur les versoirs, ailettes ou oreilles : « Dès que le soc eut fendu la terre, les versoirs ont soulevé la tranche de terre tout en la retournant et en la reversant. [...] Des paysans âgés qui, à la fin du XIX^e siècle, labouraient encore à l'araire, ont essayé d'expliquer le principe de ce labour [...]. Les versoirs retournaient partiellement la terre ou ne retournaient que la moitié de la tranche pendant que l'autre moitié était tout simplement émietée. »³⁶

Et — le plus important — Orel effectua des recherches approfondies sur l'utilisation de l'araire, sur sa fonction, sans négliger pour autant ni la pratique de sa fabrication (qui l'a confectionné, qui a choisi le bois, quelle sorte de bois était choisie à cause de sa solidité), ni le contexte social le concernant (qui a labouré la terre, qui a guidé les bœufs, qui a pioché les parties du champ qui n'avaient pas été labourées), ni les éléments spirituels (le premier labour par exemple). Jetons un coup d'œil sur quelques-unes de ses annotations à ce sujet ; sur la confection d'abord :

26. OREL B., *op. cit.*, p. 32-34.

27. LERCHE G., *Ploughing Implements and Tillage Practices in Denmark from the Viking Period to about 1800*, Herning, Poul Kristensen, 1994, p. 11.

28. DOSEDLA H.C., « František Šach's Contribution towards Research on Pre-Industrial Tilling Implements in Austria », *Tools and Tillage*, vol. v : 1 1984, p. 56.

29. FORNI G., « Gli aratri dell'Anania e del Trentino », *SM Analli di San Michele*, n. 9-10/1996-1997, p. 108-109.

30. DOSEDLA H.C., *op. cit.*, p. 52.

31. LERCHE G., *op. cit.*, p. 11.

32. DOSEDLA H.C., *op. cit.*, p. 46-47.

33. OREL B., *op. cit.*, p. 48.

34. Il s'agit d'un exemple d'araire « à soc à lumière » — le soc est perforé de deux trous ou « lumières », disposés symétriquement ; voir la contribution de A. Marbach (1^{re} partie) et le dessin d'Orel (cf. DVD joint, diaporama I. Smerdel, p. 29).

35. OREL B., « Ralo na Slovenskem », *Slovenski etnograf*, XIV (1961), p. 28.

36. OREL B., « Ralo na Slovenskem », *Slovenski etnograf*, VIII (1955), p. 53. (cf. DVD joint, diaporama I. Smerdel, p. 28).

« D'habitude, les araires sont confectionnés d'un bois solide. [...] En conséquence, dans les zones des recherches effectuées, les bois de hêtre, de bouleau et de frêne étaient les plus appréciés pour la fabrication d'araires. [...] Dans les montagnes, les araires lourds étaient pour la plupart fabriqués en bois de frêne, l'âge par contre, toujours en bouleau. [...] Autrefois, les fabricants d'araires étaient d'habitude des paysans eux-mêmes [...] ou, souvent, un garçon de ferme. La tradition orale dit qu'en certains milieux des paysans pauvres et des fermiers retraités le faisaient contre paiement. [...] Les socs et les coutres étaient cependant toujours fabriqués par le meilleur forgeron possédant une enclume [...] quant aux socs usés, il les "ajustait". »³⁷

Sur le labour à araire : « Ainsi on attelait une paire de bœufs à l'araire, une autre paire étant attelée au coutre. C'étaient les bœufs robustes qui étaient attelés à l'araire, les moins forts (habituellement les bouvillons) au coutre [...]. Les *oplaz* (bandes de terre que le labour n'avait que frôlées) étaient brisées à la houe par un piocheur complétant ainsi le travail du laboureur. [...] Dans un champ plat, ils creusaient des tranches de terre plus larges alors qu'elles étaient plus étroites sur des terrains escarpés. En général, les tranches étroites étaient considérées comme les meilleures parce que plus faciles à herser. [...] Pour retourner et briser la tranche de terre, en plus des versoirs, le laboureur se servait efficacement du mancheron. [...] En inclinant le mancheron d'un côté à l'autre, celui précisément vers lequel étaient soulevées et rejetées les tranches de terre, l'araire s'inclinait lui aussi ainsi que la partie postérieure du soc avec son oreille pouvant maintenant saisir la tranche et la retourner [...]. En labourant un terrain escarpé, le laboureur était donc obligé de marcher à côté du mancheron, à deux raies au-dessous de l'araire, de faire attention que celui-ci ne soit pas projeté hors de la raie et, en plus, de veiller à ce que le bas du soc avec son oreille "saisisse bien la tranche de terre" en la retournant. Le laboureur devait ainsi non seulement être capable de conduire l'araire, mais avoir suffisamment d'expérience pour pouvoir choisir entre le labour superficiel et le labour profond. »³⁸

Quant à l'abandon de la pratique du labour à l'araire, Orel constatait ses débuts vers la fin du XIX^e siècle, « le facteur déterminant qui avait précipité la fin de cet outil araire » étant le problème du bétail et des hommes. « Après la Première Guerre mondiale, à la campagne, le manque d'hommes et de bœufs d'attelage a été effectivement si déterminant qu'après cette guerre, le labour à l'araire fut définitivement abandonné. » Là où, malgré tout, il s'est conservé plus longtemps — Orel même l'a trouvé encore en certains endroits — c'était grâce à sa fonction modifiée : le labour d'automne et l'arrachage des pommes de terre. Les paysans qu'Orel rencontrait sur son chemin donnaient cependant la priorité à l'araire sur la charrue double, surtout pour le labourage des champs de blé (la première creusant des tranches de terre plus légères, plus faciles à herser), la terre labourée à l'araire étant meilleure pour la culture du blé ; quant à la charrue double, « elle rabat la terre dure, elle la tasse au

sol, comme une planche » et elle fait dévaler une plus grande quantité de terre³⁹. À Kobansko, il avait noté le dicton suivant : « Labourant à l'araire, c'est la miche [le pain rond quotidien], à la charrue, c'est le pain long [pain de fête, meilleur, mais plus rare]. » Ceci voulait dire que l'araire donnait plus de pain que la charrue⁴⁰.

Charrue composée de trois mancherons et de deux corps perpendiculaires, l'un versant à droite et l'autre à gauche. Il suffit de faire pivoter l'âge de 90° pour obtenir une charrue réversible.



Sans aucun doute, l'œuvre d'Orel représente une contribution importante pour la connaissance des types d'araires en Europe, du dynamisme de leur utilisation dans le labour de la terre ou de leur utilisation « de longue durée » dans le contexte de la vie quotidienne des paysans montagnards.

Résultat matériel des recherches : la collection

Il y a cependant un autre aspect positif aux recherches effectuées par Orel, celui de leur résultat matériel : les araires qu'il avait achetés ou lui avaient été offerts du temps de ses parcours, constituent, aujourd'hui, la base de la collection d'instruments aratoires du Musée ethnographique slovène. Ses premières acquisitions, obtenues par le département ethnographique du musée régional de Carniole à Ljubljana, sont des modèles créés sous l'influence des Lumières et de la doctrine des physiocrates qui donnait la prépondérance à l'agriculture, notamment un modèle de charrue provenant de Planina près de Rakek (1833), un modèle de charrue double

37. *Ibid.*, p. 50-51.

38. *Ibid.*, p. 54.

39. *Ibid.*, p. 56, 58.

40. OREL B., « Ralo na Slovenskem », *Slovenski etnograf*, XIV (1961), p. 36.

(1836), ainsi que quelques autres modèles. La dernière acquisition de cette collection, en 2006, consiste en trois instruments aratoires provenant d'une ferme suburbaine : une charrue en bois, un bineur de pommes de terre et un buttoir de maïs industriel. Avant cette acquisition, la collection comportait cinq modèles d'instruments aratoires, vingt charrues (quinze sans avant-train, cinq avec avant-train) et douze araires (huit sans avant-train dont un à coutre indépendant, quatre avec avant-train dont un à coutre indépendant). Elle a été exposée une première fois en 1968⁴¹. Depuis 2004, seulement quelques exemplaires sont exposés au Musée ethnographique. Le processus d'organisation de la collection et les préparatifs de publication sont en cours.

Comparée à quelques collections semblables du voisinage — à l'exceptionnelle collection de charrues de l'Institut ethnographique de Moravie à Brno, ou bien aux collections de charrues, araires et *vrjanji* des Musées ethnographique et technique de Zagreb — la collection de Ljubljana est moins importante en nombre de pièces d'exposition. Il y a quelques décennies cependant, l'ethnologue autrichien se consacrant à la recherche d'araires et de charrues, Hanns Koren, l'a désignée comme « la plus importante collection en la matière de l'Europe du sud-est »⁴². Peut-être a-t-il trouvé que certains araires qu'elle comporte — avec leurs coutres ou rasettes, avant-trains, versoirs ou ailettes, oreilles (dénommées *binæ aures*, *tabellæ* par les Romains) — semblent issus directement de la note de Pline ou de celle, plus ancienne, de Virgile, mentionnant un araire à deux roues⁴³ ? C'est une déduction peut-être attrayante, mais la signification majeure de la collection d'instruments aratoires du Musée ethnographique slovène de Ljubljana consiste sans aucun doute dans les faits suivants : elle possède des témoignages écrits, inventoriés ; ses instruments aratoires « parlent » ; ils ont été recueillis comme résultats parallèles d'une recherche publiée, et de ce fait intégrés dans un cadre humain adéquat ; enfin, et non en dernier lieu, ils sont documentés par un certain nombre de croquis dessinés sur le terrain ainsi que par un riche fonds de photographies.

(Traduction française de
Marie-Claude Oberti Župančič et Jelena Strajnar)

Bibliographie

- Baš A., « Hrastovski plug », *Slovenski etnograf*, xiv (1961), Ljubljana, Etnografski muzej, 1961, p. 51-57.
- Baš A., « Orodja na kmečkih gospodarstvih pod Mariborom v 18. stoletju », *Slovenski etnograf*, viii (1955), Ljubljana, Etnografski muzej, 1955, p. 109-126.
- Baš A., *Ralo in plug*, Vodnik po razstavi, Ljubljana, Slovenski etnografski muzej, 1968.
- BRATANIČ B., « Istraživanje oračih sprava na međunarodnoj osnovi », *Slovenski etnograf*, viii (1955), Ljubljana, Etnografski muzej, 1955, p. 269-271.
- BRATANIČ B., « On the Antiquity of the One-sided Plough in Europe, Especially among the Slavic Peoples », *Laos*, 1952, p. 51-61.
- DOSEDLA H.C., « František Šach's Contribution towards Research on Pre-Industrial Tilling Implements in Austria », *Tools and Tillage*, vol. v : 1 1984, p. 43-57.
- FORNI G., « Gli aratri dell'Anania e del Trentino », *SM Annali di San Michele*, n^{os} 9-10/1996-1997, p. 105-128.
- GRAFENAUER B., « Poljedelsko otodje », BLAZNIK P., GRAFENAUER B. ET VILFAN S. (ed.), *Gospodarska in družbena zgodovina Slovencev I*, Ljubljana, DZS, 1970, p. 201-218.
- GUŠTIN M., SMERDEL I., « Ralo », *Enciklopedija Slovenije*, 10, Ljubljana, Mladinska knjiga, 1996, p. 77.
- KOREN H., *Pflug und Arl*, Ein Beitrag zur Volkskunde der Ackergeräte, Veröffentlichungen des Institutes für Volkskunde, Band 3, Salzburg, Otto Müller Verlag, 1950.
- LERCHE G., STEENSBERG A., *Agricultural Tools and Field Shapes*, Copenhagen, National Museum of Denmark, 1980.
- LERCHE G., *Ploughing Implements and Tillage Practices in Denmark from the Viking Period to about 1800*, Herning, Poul Kristensen, 1994.
- NOVAK V., *Raziskovalci slovenskega življenja*, Ljubljana, Cankarjeva založba, 1986.
- OREL B., « Ralo na Slovenskem », *Slovenski etnograf*, viii (1955), Ljubljana, Etnografski muzej, 1955, p. 31-68.
- OREL B., « Ralo na Slovenskem », *Slovenski etnograf*, xiv (1961), Ljubljana, Etnografski muzej, 1961, p. 15-40.
- PLETERSKI A., « Sebenjski zaklad », *Arheološki vestnik*, 38, 1987, p. 237-330.
- SIGAUT F., « Labourer, pour quoi faire ? Les fonctions des instruments aratoires dans les agricultures d'autrefois » (cf. DVD joint, dossier préparatoire à ce colloque, 2005).
- SIMONIČ P., *O obdelovanju njivske zemlje*, Ljubljana, Knjižnica kmečke mladine 3, 1940.
- SLAVEC GRADIŠNIK I., *Etnologija na Slovenskem : Med čermi narodopisja in antropologije*, Ljubljana, ZRC SAZU, 2000.
- SMERDEL I., « Ljudsko gospodarstvo », *Slovenski etnograf*, xxxii (1980-1982), Ljubljana, Slovenski etnografski muzej, 1983, p. 1-26.
- SMERDEL I., *On ploughing implements, ploughing, and Boris Orel. A view into the ethnological research of ploughing implements and related work processes in Slovenia, their place in the European framework, and a presentation of the Slovene Ethnographic Museum's collection of ploughing implements* (manuscrit, 2006).
- SMERDEL I., « Prelomna in druga bistvena gospodarska dogajanja v zgodovini agrarnih panog v 19. stoletju na Slovenskem », *Slovenski etnograf*, xxxiii-xxxiv (1988-1990), Ljubljana, Slovenski etnografski muzej, 1991, p. 25-60.
- SMERDEL I., « Projekt, imenovan Slovenski etnografski muzej », *Etnolog*, 6 (LVII), Ljubljana, Slovenski etnografski muzej, 1996, p. 17-39.
- STELE F., « Ikonografski kompleks slike "Svete Nedelje" v Crngrobu », *Razprave II*, Filozofsko-filološko-historični razred, Ljubljana, SAZU, 1944, p. 399-438.
- VILFAN S., « K obdelavi polja v Slovenski Istri », *Slovenski etnograf*, x (1957), Ljubljana, Etnografski muzej, 1957, p. 61-70.

41. Baš A., *op. cit.*, p. 1.

42. SMERDEL I., « Ljudsko gospodarstvo », *Slovenski etnograf*, XXXII (1980-1982), p. 13.

43. Voir les mêmes constatations de BRATANIČ B., « On the Antiquity of the One-Sided Plough in Europe, Especially among the Slavic Peoples », *Laos*, 1952, p. 53.

Le vocabulaire des techniques de travail de la terre avec des animaux au Portugal

Par Carlos Henriques Pereira¹

Le Portugal est un pays européen où les techniques de travail avec les animaux restent encore bien vivantes malgré la mécanisation de l'agriculture. Jusqu'à la fin des années 1960, l'animal était une force motrice significative employée dans l'ensemble du pays. Aujourd'hui, seules quatre régions ont su préserver les techniques de travail avec les animaux : le Minho et Trás-Os-Montes, régions du nord, continuent d'employer la traction bovine et équine dans le travail de la terre ; les régions d'élevage de l'Alentejo et du Ribatejo sont les seuls endroits où l'on pratique encore l'équitation de travail destinée à trier le bétail.

Présentation générale

Les techniques de travail avec les animaux ont permis l'émergence de races au patrimoine génétique unique. Les paysans portugais ont employé des bovins et des équidés. Concernant les bovins, le pays compte une dizaine de races dont la quasi totalité était destinée au travail de la terre. Le nord du Portugal possède une variété significative de races bovines : la *Barrosã*, la *Galega*, la *Cachena*, la *Mirandesa*, la *Maronesa*, la *Marinhosa* et la *Arouquesa*. Le centre est le berceau du taureau de combat appelé *toiro de lide*, de la race *Mertolenga* employée dans le tri des taureaux et des races *Preta* et *Alentejana*. Toutes ces races devaient avoir des aptitudes au travail dans l'agriculture ou dans l'arène. Aujourd'hui, avec la mécanisation, les critères de sélection privilégient la production de viande et les races ont une tendance à s'alourdir.

Concernant les équidés, le Portugal possède trois races locales de chevaux et une race d'âne. Le lusitanien, emblème de l'art équestre et de la taumachie, continue d'être utilisé dans les grandes exploitations du Ribatejo et de l'Alentejo dans la conduite du bétail. Le cheval de Sorraia a pu être utilisé dans la traction, mais ses

¹. Docteur ès lettres, économiste, enseignant d'équitation de tradition et de travail portugaise, université Paris III-Sorbonne nouvelle, chercheur associé CREPAL.

effectifs sont aujourd'hui très réduits et le loisir constitue le principal débouché. Le seul poney portugais, appelé *Garrano*, est encore utilisé dans de petits travaux agricoles. Quant à l'âne de Miranda, dont les effectifs sont très faibles, il continue d'être l'auxiliaire de travail de la terre dans les paysages de Trás-Os-Montes.

Le Portugal possède aussi un patrimoine technique original, produit d'une géographie paysagère particulière. Orlando Ribeiro, dans sa *Géographie du Portugal*, considère deux mondes : un monde atlantique « animé par les chants des eaux courantes et densément peuplé » et un monde méditerranéen « plus sec, plus lumineux et avec une population plus raréfiée »². Ces deux paysages ont donné naissance à des cultures techniques. Selon Jorge Dias, le paysage atlantique correspond à l'araire quadrangulaire originaire d'Europe septentrionale et centrale et le paysage méditerranéen à celui de l'araire à gorge (ou araire dental), que l'on trouve dans toute la Méditerranée. Quant au troisième araire portugais, on le trouve localisé dans une région du nord : Trás-Os-Montes.

L'équipement des animaux est aussi source de régionalismes. Les ethnologues Ernesto Veiga de Oliveira, Fernando Galhano et Benjamin Pereira³ ont identifié une grande variété de systèmes d'attelage des bovins. Leur typologie révèle neuf systèmes, dont certains existent dès le Moyen Âge. On distingue deux sous-systèmes : le joug à planche et le joug à poutre. Les jougs à planche se trouvent seulement dans le nord-ouest du Portugal, dans la zone littorale qui comprend les districts d'Aveiro, Porto, Braga et Viana do Castelo. Ils présentent trois variantes : la variante d'Ovar, la variante de Vila da Feira et Maia, la variante du Minho. Quant aux jougs à poutre, on les trouve dans tout le reste du pays sauf dans le nord-ouest. On en distingue trois types : le joug à poutre simple, le joug à poutre avec coussinets et le joug à poutre simple avec chevilles. Les jougs pour l'araire (et la herse) sont identiques à ceux des chars, mais parfois plus courts. Les jougs pour un seul animal sont richement décorés dans le nord-ouest.

On recense aussi une grande variété de chars à bœufs. Fernando Galhano propose la typologie suivante :

- les chars à châssis rectangulaire dont il existe six sous-types : le char *Saloio*, le char du littoral de Leiria, le char *ribatejan*, le char *alentejan*, le charretin d'Alentejo et de Algarve ;
- les chars à timon formant une ogive et à essieu mobile dont il existe deux sous-types : à timon droit et à timon incurvé ;
- les chars à timon fendu s'ouvrant en ogive à essieu mobile, dont il existe trois sous-types : le char de Trás-Os-Montes, le char du Barroso, le char de la zone sud du Douro ;
- et enfin un char de transition avec deux sous-types avec roues : sans et avec rayons.

Les chars à bœufs ont des usages divers : transport du matériel (aratoire, transport de la récolte ou du fumier et épisodiquement des personnes ; il existe des carrosses à traction bovine). Les paysans ont adopté aussi des techniques post-labour comme le dépiquage avec des groupes de juments dirigées par un « jumentier ». Les améliorations techniques du travail de la terre ont permis l'apparition d'un vocabulaire riche : la langue nous renseigne sur les origines du matériel agricole. Ainsi, il est assez facile de trouver la genèse de tel outil à travers l'étymologie du mot : le portugais possède de nombreux apports notamment de la civilisation arabe qui avait une culture agronomique et agricole significative. L'étude proposée porte sur les animaux employés, leur désignation, les outils (araires, chars, herse...) mais aussi les techniques de travail du sol.

Les origines du vocabulaire technique

Notre étude porte sur le vocabulaire du travail de la terre avec les animaux. Nous sommes intéressé par le cycle du travail avec les animaux : avant, pendant et après la mise en culture. Ayant comme cadre ce cycle, nous nous sommes intéressé aux animaux et aux outils à traction animale employés dans les différentes phases :

- avant : le transport des outils,
- pendant : le hersage, le labourage,
- après : égrenage, dépiquage.

Nous avons ensuite constitué un lexique non exhaustif à partir de l'arborescence suivante :

- les animaux et les hommes,
- l'équipement de l'animal,
- les outils et les techniques,
- les araires,
- les voitures,
- les herses,
- les égrenoirs.

Pour rester dans un cadre qui peut se rattacher au travail du sol, nous ne commenterons ici qu'une partie du lexique, celle qui touche aux animaux, à leur équipement et aux araires⁴.

Notre approche porte sur l'étymologie (histoire du mot) et la sémiotique (évolution du sens du mot) des divers termes employés dans le travail de la terre avec les animaux. Notre regard linguistique vise aussi une explication historique sur

2. RIBEIRO ORLANDO, *Portugal, o Mediterrâneo e o Atlântico*, Coimbra, 1945.

3. VEIGA DE OLIVEIRA ERNESTO, GALHANO FERNANDO et PEREIRA BENJAMIM, *Sistemas de atrelagem dos bois em Portugal*, Instituto de Alta Cultura, Lisboa, 1973.

4. Voir un extrait du lexique en fin d'article. Pour l'ensemble des termes évoqués ici, se reporter au DVD joint.

les origines des techniques et des outils. Le Portugal étant au carrefour de différentes civilisations, l'étude de la langue peut nous aider à mieux appréhender l'apport de chaque culture ayant marqué sa présence en terre lusitanienne. La langue portugaise a subi plusieurs influences liées aux migrations et aux colonisations de diverses populations : influences celte, germanique, latine, arabe, française... sans compter les régionalismes.

L'influence latine

Le latin constitue l'ossature de la langue portugaise qui est avant tout une langue romane. Le latin couvre tous les champs sémantiques. Il est ici intéressant de noter l'évolution de certains signifiés qui ont pris un sens particulier dans la langue portugaise, se différenciant ainsi des autres langues romanes et notamment du français.

Prenons le cas des animaux. Les mots désignant les animaux de trait sont pour la plupart d'origine latine. Commençons par le mot cheval qui se dit *cavalo* en portugais, issu du bas latin *caballus*. Les Portugais peuvent employer d'autres termes comme *pileca* qui est un cheval maigre, de faible qualité, manquant d'esthétique. Le mot s'est construit probablement à partir de la racine *pele* s'interprétant en français par le terme peau (du latin *pelle*) ; un cheval n'ayant donc que la peau. La jument se dit en portugais *égua* du latin *equa*, mais on trouve aussi le mot *jumentum*, or ce dernier, fort ancien dans les textes latins, garde une certaine ambiguïté car en latin classique le terme s'applique à une bête de somme indifférenciée (cheval, mulet, jument, âne). Ce terme d'usage courant a connu des dérivations dans la langue portugaise : ainsi par la suffixation généralisante en *ada* (*jumentada* : groupe d'ânes), par le diminutif en *ico* (*jumentico* : petit âne), la variante de changement de genre permettant de créer un néologisme lexical *jumento* (âne, mulet). Il est intéressant d'observer des dérivations spécifiques à la langue portugaise : ainsi à partir de l'étymon *égua*, le concept dénommé *eguariço*, celui qui travaille avec les juments notamment dans le travail de la récolte avec la *cobra*. Dans la langue française, cette profession n'existe pas : le terme « jumentier » n'a pas été créé, en revanche on trouve le terme étalonnier à partir de l'étymon étalon qui se dit *garanhão* en portugais, du français *garagnon* issu lui-même du germanique *wrainjo*.

Le portugais utilise le terme *burro* issu du bas latin *burru-* pour désigner l'âne. À partir de cet étymon, nous avons les termes dérivés *burricada* (groupe d'ânes) et *burriqueira* qui est la personne qui travaille avec les ânes.

Concernant les bovidés, la langue portugaise fait apparaître certaines ambiguïtés. En effet, le mot *boi*, issu du latin *bove* (bœuf), peut laisser émerger deux sens : bœuf et taureau. Ce double signifié est lié au régionalisme. Ainsi dans la région de Trás-Os-Montes, il existe des joutes de taureaux, pratique mettant en scène un combat entre deux mâles appelés *bois do povo*, littéralement « bœufs du peuple ». En réalité, il s'agit d'animaux reproducteurs et donc le terme adapté aurait dû être *toiro* ou *touro*. On peut aussi imaginer que l'usage du vocable *chegas de bois* sert à se démarquer d'une autre pratique taumachique traditionnelle des régions du Ribatejo et

de l'Alentejo, appelée *corrida de touros* et non *de bois*. Le portugais emploie d'autres termes n'utilisant pas la racine latine pour désigner la profession de bouvier ou la génisse : *aralha* est une génisse de deux ans et assistant bouvier (*boieiro*) se dit *ganhão*, qui est un régionalisme.

Labour à l'araire avec une paire d'ânes de Miranda, région Trás-Os-Montes, Portugal. (Photo AEPGA-Miguel Novoa.)



En abordant les champs sémantiques des outils, équipements et techniques, nous observons une forte majorité de termes latins.

Pour certains termes, l'origine latine est difficile à préciser. Tel est le cas du joug. En portugais, il existe deux termes servant à le désigner : *jugo* et *canga*. L'usage de ces deux termes est régionalisé selon Fernando Galhano⁵. Ainsi dans le nord du Portugal on utilise de préférence le mot *jugo*. Les jougs à poutre du sud sont appelés *cangas*. Le degré d'ornementation des jougs influence le choix du terme : ainsi un joug richement décoré se dit *jugo* alors que le simple joug de travail se dit *canga*. Concernant l'étymologie, nous voyons que l'origine latine n'est pas toujours identifiable. Le mot *jugo* est issu du latin *jugum*. En revanche, les philologues s'interrogent sur l'origine du mot *canga*. Deux hypothèses sont proposées. Selon le dictionnaire étymologique de José Pedro Machado⁶, le mot viendrait du latin *canis* et aurait probablement eu le sens de copulation. Sous l'influence du christianisme, le terme aurait évolué car il gardait une connotation obscène et aurait permis l'émergence des termes *cangar*, *encangar*, *encangalhar*, *desencangar* qui signifient mettre ou enlever les jougs aux bœufs et que nous pourrions aussi traduire par appareiller, c'est-à-dire mettre des choses semblables ensemble. Pedro Machado émet une autre piste : *canga* viendrait du chinois *kang-kia* qui signifie porter la planche de supplice. Cette hypothèse semble

5. VEIGA DE OLIVEIRA E. et al., op. cit., p. 90-91.

6. MACHADO JOSÉ PEDRO, *Dicionário etimológico da língua portuguesa*, Lisboa, Livros horizonte, 1990.

séduisante surtout lorsque nous savons que les Portugais ont certainement été parmi les premiers Européens en Chine et au Japon.

En ce qui concerne les outils à traction animale, le portugais reste très classique en empruntant au latin. Le vocable concernant les araires provient du latin : *arado* est issu du latin *aratra-* donnant naissance aux termes *arador* (laboureur), *arar* (laboureur) et *aradura* (labourage)⁷.

Concernant les voitures à traction animale, il nous semble pertinent d'étudier l'évolution du terme char qui se dit *carro*. Il est issu du latin *carrus* donnant naissance à une dérivation riche : *carreta*, *carroça*, *carroção*... Le mot *carro* ne sert pas uniquement à désigner le char : d'autres significés sont possibles : automobile, attelage à chevaux et à mulets, charrette, etc. Au XVIII^e siècle, Rafaël Bluteau, dans son dictionnaire de la langue portugaise, semble réserver le mot au domaine de la traction bovine : « Voiture de charge tirée par des bœufs. » Il peut aussi servir à désigner le char romain tiré par des chevaux. Aujourd'hui, on a l'impression que le mot *carro* s'utilise pour désigner ou bien le char à bœufs (voiture archaïque) ou l'automobile (voiture moderne). Le terme semble ne plus désigner de nos jours ni la charrette ni l'attelage tirés par des chevaux ou des mulets.

L'influence arabe

Il existe environ un millier de mots d'origine arabe dans le patrimoine linguistique lusitanien. Certains de ces mots sont arrivés par l'Espagne et l'Italie. Ils appartiennent à des champs sémantiques identifiant des domaines dans lesquels brillait la civilisation arabo-islamique. C'est le cas de l'agriculture. Au Moyen Âge, les agronomes arabes diffusent leur savoir en Europe, notamment Ibn Al'Awwâm qui a rédigé *Le Livre de l'agriculture*. Dans notre lexique, nous avons identifié treize termes d'origine arabe. Ce vocabulaire spécialisé touche tous les aspects du travail de la terre et des agriculteurs. On y trouve par exemple le mot *almocreve* désignant la profession de muletier et probablement le métier du travail avec les ânes et les mulets. Le terme en portugais sert à désigner celui qui emploie des animaux de bât, on peut donc y inclure le cheval. On trouve aussi des termes dérivés comme *almocrevar* (transporter avec un animal de bât), *almoucavar* (qui désigne un berger, un gardien d'animaux d'élevage d'un rang inférieur au contremaître d'une exploitation agricole), *almocrevaria* (groupe de muletiers, rassemblement). Ces termes semblent tomber en désuétude d'autant plus que les paysans ont tendance à abandonner l'emploi d'animaux de bât, notamment dans les régions du Ribatejo et Alentejo. En ce qui concerne les outils permettant le travail de la terre, on trouve le mot *alfaia* qui signifie outils agricoles en portugais et qui est issu de l'arabe *al-haiâ*, de *al-hajâ* « outil, ustensile ». Les Arabes auraient probablement introduit l'aire de gorge puisqu'au Portugal, on trouve cet outil agricole essentiellement dans le sud — Algarve et Alentejo — zones de présence arabe significative.

L'influence arabe dans le domaine du transport à traction animale semble peu probable. Toutefois, nous avons une voiture appelée *lezirão* qui est en fait un gros attelage rural tiré par des chevaux, des mulets ou des bœufs. Le terme est régionalisé et on le trouve dans le Ribatejo, région de terres inondées appelées *lezíria*, où vivent les taureaux et les chevaux et que l'on trouve par exemple à la périphérie des villes comme Vila Franca de Xira.

Retour du champ, région Trás-Os-Montes, Portugal.
(Photo AEPGA-Miguel Novoa.)



L'équipement de l'animal est un domaine où l'influence arabe est très significative. La majorité des termes rencontrés concernent en effet les différents aspects de l'habit du cheval ou de l'âne. Les Arabes ont vraisemblablement introduit dans la péninsule Ibérique trois pièces du harnachement des équidés : la selle à la genette, qui était une selle destinée aux champs de bataille, composée d'arçons avant et arrière. Ils semblent aussi avoir inventé un type d'étrier de forme triangulaire. Remarquons également qu'ils apportèrent une race d'équidés (le barbe) qui contribua à la formation des races ibériques comme le lusitanien. Concernant l'habit de l'âne, nous pouvons imaginer aussi un apport puisqu'on trouve le terme *albarda* qui désigne une selle grossière destinée aux animaux de bât (mulets et ânes), de l'arabe *al-barda'a*. On trouve les termes de même racine comme *albardadura* (harnais), *albardão* (grande selle en portugais du Brésil), *albardar* (harnacher un animal de bât). Il est aisé de constater aussi qu'il existe des termes spécifiques pour signifier le harnachement du cheval et celui de l'âne ou du mulet. On préférera le mot *ajaezar* pour exprimer le fait de harnacher un cheval (de l'arabe *janaz* : harnais de chameaux). Pour l'âne ou le mulet on choisira le mot *albardar*. Le mot *jaez* (harnais de chevaux) semble renvoyer à l'idée d'esthétique ; on pense ainsi à des harnais richement décorés comme ceux des chevaux de fantasia marocaine. Le mot *albarda* peut avoir un

7. DIAS JORGE, *Os Arados Portugueses, e as suas prováveis origens*, Lisbonne, Imprensa nacional, 1982.

sens péjoratif : il peut servir à désigner une selle mal taillée, inadaptée à la taille du cavalier. Le mot *ajazar* semble ne plus être d'un usage courant. Les Arabes semblent avoir aussi inventé ou conceptualisé le couvre-rein des équidés : *xairel* (de l'arabe *jilál*). Enfin, ils utilisaient très probablement un fouet particulier pour l'éducation des équidés : *açoite* ou *açoute* (de l'arabe *as-sot*). Le mot *albarda* continue d'être employé par les paysans. Peuple cavalier, les Arabes ont essentiellement laissé un héritage équestre. Pour ce qui concerne les bovins, on trouve peu de chose. On peut signaler le terme *almofada* (coussin de tête du joug à planche. De l'arabe *al-mukhaddâ* : oreiller).

L'influence germanique et celtique

Les mots germaniques ont pénétré la langue latine longtemps avant la colonisation de la péninsule par les Suèves et les Wisigoths. On peut supposer l'origine germanique de l'araire quadrangulaire. Jorge Dias pense que le type de coutre, appelé *sega* en portugais (sorte de couteau fixé sur la pointe du soc de la charrue ou araire), serait d'origine wisigothe⁸. Rappelons que le terme étalon se dit en portugais *garanhão* issu du germanique *wrainjo*.

La langue celte est bien présente dans le vocabulaire des techniques de travail de la terre. Les champs sémantiques sont les animaux et les outils. Nous avons un mot intéressant comme *garrano* qui signifie poney et sert à désigner une race équine portugaise vivant dans les régions du Minho et Trás-Os-Montes. Étymologiquement, le terme est issu du gaélique *gearran*, désignant à l'origine un hongre (cheval castré). Dans les dictionnaires portugais, on trouve essentiellement la forme féminine *garrana* qui désigne une petite jument, mais pas une pouliche⁹. C'est au XIX^e siècle qu'apparaît la forme masculine. En littérature, le mot *garrano* semble désigner tantôt un âne, tantôt un cheval, voire un hybride (mulet). Aquilino Ribeiro utilise le mot dans le sens ancien de petite jument¹⁰. Miguel Torga quant à lui voit dans le *garrano* un mulet puisqu'il utilise également dans son *Morgado* le terme *jerico* (désignant un mulet ou un âne) et le terme *macho* (mulet)¹¹. Dans l'univers hippique, le terme sert à désigner un poney de race quelconque. Il peut avoir aussi une connotation péjorative : le *garrano*, petit cheval de paysan, est à l'opposé du lusitanien, cheval noble de l'aristocratie, puisqu'il vit dans la montagne en totale liberté ; il a la réputation d'être rétif, voire sauvage.

Les termes celtiques se retrouvent dans le vocabulaire décrivant les différentes pièces des voitures à traction bovine. Le mot *sôga* proviendrait du mot celtique *soca*

qui signifie corde servant à attacher les bœufs par la tête¹². Nous avons le mot *cheda* (planche latérale des chars à bœufs) et le mot *chedeiro* (châssis du char à bœuf) qui proviennent du celte *clata*. Concernant l'équipement des bœufs, le mot *tranca*, désignant la base du joug, est issu du mot celtique *tranca*. Les Celtes auraient introduit des innovations majeures dans le domaine de la traction en améliorant probablement les roues, ainsi le mot *caimba* ou *camba* est issu du celte *camb-*.

L'influence française

L'influence de la langue d'oïl et de celle d'oc est très marquée pendant la période gallaïco-romaine¹³. Plusieurs facteurs expliquent l'apparition d'un vocabulaire technique d'origine française : présence de la dynastie de Bourgogne, littérature technique française, commerce luso-français, implantation des ordres de Cluny et de Cîteaux, commerce avec La Rochelle où de nombreux paysans migraient vers le nord du Portugal... Quelques termes sont à mettre en relief. *Charrua* et *charruecos* sont des termes d'origine latine mais probablement introduits par les Français au Portugal lors des échanges commerciaux. Le *baldão*, qui est un bâton destiné à soutenir un égre noir, vient du français *bandon*. Le mot *chavilhal* semble très proche du mot cheville. Le centre de la roue de l'avant-train de la charrue se dit *bucha*, du français bouche.

Les régionalismes

Le portugais des techniques agricoles comporte de nombreux régionalismes. Le plus classique concerne la variante phonétique d'emploi de la lettre b au lieu de v. Dans le centre et le nord du pays, le v peut se prononcer b comme en espagnol : c'est le cas du mot versoir ou oreille qui se dit *aiveca*, *abecas*, *avecas*, *eivecas*, *invecas*, *ivecas*, *ibecas* : *abelhacas* (Quintanilha, Bragança) *abiacas* (Chaves, Vinhais, Miranda do Douro, Macedo de Cavalheiros). Le terme étant issu du latin *alipes*.

Enfin, nous constatons aussi d'autres formes de graphismes régionaux. Par exemple, nous trouvons les deux termes pour désigner le fouet : *açoite* (sud centre) ou *açoute* (nord).

De manière générale, le régionalisme en matière de matériel et d'outils est fortement lié aux innovations régionales. Lorsque, dans un village ou une région, on invente un procédé ou un outil, on crée aussi un terme spécifique pour dénommer le nouvel objet ou le nouveau concept.

En conclusion, la terminologie du travail de la terre avec les animaux au Portugal est très riche. Issue de nombreuses influences liées aux échanges avec de nombreuses civilisations, cette terminologie est évolutive et novatrice : ainsi les nombreuses variantes régionales et la créativité lexicale ou le renouvellement sémantique donnent une grande richesse à ce vocabulaire.

8. DIAS JORGE, *op. cit.*, p. 105 : « Os Visigodos, já a conheciam no séc. V da nossa era... com certeza a existência do quadrangular com rodas e sega no Noroeste da Península Ibérica, fora do seu centro de difusão, deve-se explicar por influências culturais dos povos germânicos... »

9. BLUTEAU RAFAËL, *Dicionário da língua portuguesa*, Lisboa, 1712.

10. RIBEIRO AQUILINO, « O Servo de Deus », in *Grande Enciclopedia portuguesa e brasileira*, Lisboa, p. 305 : « O Eloi não teve outro remédio se não emprestar-lhe as botifarras com que nos bons tempos corria o cão pelo povo e ia às feiras a fufiar na garrana... »

11. Torga Miguel, *Os Bichos*, Lisboa, éditions Dom Quixote, p. 46 : « Deixe o garrano por dezasseis, e já é caro como o fogo... »

12. NETO SERAFIM DA SILVA, *História da Língua Portuguesa*, Rio de Janeiro, Livros de Portugal, 1952, p. 97.

13. Période correspondant à l'occupation romaine de la Galice.

Annexe : extrait du lexique¹⁴

Vocabulaire se rapportant aux outils aratoires

Aivecas — Oreille de charrue, versoir, épaule, épaulard, reversoir, déversoir. Régionalismes : *abecas*, *avecas*, *eivecas*, *invecas*, *ivecas*, *ibecas* ; *abelhacas* (Quintanilha, Bragança) ; *abiacas* (Chaves, Vinhais, Miranda do Douro, Macedo de Cavalheiros). Du latin *alipes*.

Alfaia — Outils agricoles, étym. de l'arabe *al-haiâ*, de *al-hajâ* « outil, ustensile ».

Arada — Champ labouré.

Arado — Araire. Du latin *aratrum*.

Arado de garganta — Araire dental. Se caractérise par l'importance du sep ou « dental » qui est la pièce principale et par l'existence d'un age incurvé appelé *garganta* (gorge) qui s'insère dans celui-ci. Le mancheron constitue une pièce indépendante du sep et s'insère dans celui-ci. Cet araire est appelé aussi *arado dental*. Un morceau de bois appelé *cabeça* (tête) prolonge la gorge, formant ainsi un timon. Au Portugal, on trouve cet outil agricole essentiellement au sud, dans l'Algarve et l'Alentejo, zones attestant une présence arabe.

Arado quadrangular — Araire quadrangulaire. Il se caractérise par un bâti quadrangulaire. Le sep et le timon sont presque horizontaux et le mancheron et la cheville sont presque verticaux. Le timon s'insère non dans le sep comme dans l'araire radial ou dental mais dans le mancheron, restant ainsi parallèle au sep. Certains spécimens comportent un double ou triple mancheron et un avant-train.

Arado radial — Araire manche sep. Ce type d'araire se trouve dans les régions de Trás-os-Montes et dans les zones montagneuses au nord du Tejo. Le sep et le mancheron de l'araire sont formés d'une seule pièce de bois formant un angle. L'age vient s'insérer dans cette pièce, à l'emplacement de l'angle. On trouve des variantes en fonction de la forme des angles à Vila Réal, Beira Alta et Beira Baixa. Souvent, la pièce sep-mancheron est fabriquée à partir d'un simple tronc et d'une branche adjacente formant l'angle adéquat. Parfois, le sep et le mancheron constituent deux pièces disjointes. Parfois aussi, on fixe une manchette transversale semblable à un guidon de vélo (*tabelhão*) au sommet du mancheron. Le timon est en bois de pin¹⁵.

Arador — Laboureur.

Aradura — Labourage.

Arar — Labourer, étym. Du latin *arare*.

Baldão — Bâton fixé sur l'égre noir et sur lequel on fixe le timon. Terme employé à Mogadouro. Il est appelé *tenedeiro* à Rio de Onor. Régionalisme, du français *bandon*.

Cabeça — Tête de l'araire, age, latte, perche, haie. Du latin *capitia*.

Carreta — Avant-train de la charrue. Du latin *carru*, « charrette ».

Cavilhal — Cheville (régionalisme).

Chapas de ferrar — Plaque pour ferrer. Du latin *cappa*.

Charrua — Charrue. Du latin *carruca*, « voiture gauloise », du français charrue.

Charruecos — Petits araires.

Chaveta — Cheville d'essieu, clavette, goupille. Du latin *clave*.

Chavilhal, chavelhal — Trou où l'on met la cheville (régionalisme).

Cunha — Clavette. Du latin *cunea*.

Dente, dentil (Miranda) — Sep de l'araire. Du latin *dente*.

Garganta — Age courbe.

Lagrímais — Plaque de fer (régionalisme).

Lavrador — Bouvier selon João Antonio Garrido : « Chamão lavrador a quem trata dos bois, e lavra com eles... »¹⁶ Du latin *laboratore*.

Lavras — Les labours.

Mãosinhas (Anadia) — Manchon de l'araire, régionalisme : *mãozeira*. Du latin *manu*.

Meão — Pièce centrale de la roue de char à bœuf. Du latin *medianu*.

Palmeta, palmadeira — Clavette. Du latin *palma*.

Rabela — Mancheron, partie postérieure de l'araire du soc au mancheron. Du latin *rapu*.

Rabiça — Manchon, manche de charrue, étym. *rapu*.

Rasto — Partie inférieure de la charrue. Du latin *rastru*.

Relha — Reille, sorte de soc de charrue en forme de règle. Du latin *régula*. Désigne aussi, quand il est métallique, le rayon de la roue, appelée *meão*.

Sega — Coutre. Du latin *seca*- dérivé de *secare*, « couper ».

Teiró, ateiró, tiró, atiró — Cheville de la charrue. Du latin *teleirola*.

Temperar o arado — Fermer ou ouvrir l'araire.

Tesa, tesó — Cheville. Du latin *tensu*.

Timão, temão — Timon. Du latin *timone*.

Tornos — Chevilles en bois, gros clous. Du latin *tornu*.

Vara — Timon. Du latin *vara*.

Vessadouro, vessadoiro — Charrue avec avant-train. Même racine que *vessar* : du latin *versare*. Peut-être du français « versoir ».

¹⁴. Pour consulter le lexique complet, voir le DVD joint.

¹⁵. VEIGA DE OLIVEIRA ERNESTO, GALHANO FERNANDO et PEREIRA BENJAMIN, *Alfaia Agrícola Portuguesa*, Lisbonne, éditions Dom Quixote, 1995, p. 139-140.

¹⁶. GARRIDO JOÃO ANTONIO, *Livro da Agricultura*, Lisboa, 1818, p. 96 : « On appelle *lavrador* celui qui s'occupe des bœufs et laboure avec eux. »